

## chronique



Yves Durand

## «C'est pas juste! T'as pas le droit!»

La cour de l'école, à la récré, prend certains jours des allures de cour de justice. J'en entends les échos, en voisin. Depuis la rue, on saisit au vol les actes d'accusation et les verdicts sommaires, criés plutôt qu'énoncés. Pas vraiment le genre prétoire feutré! Les «*C'est pas juste!*» répondent aux «*D'abord, t'as pas le droit!*», sans qu'on saisisse tout à fait ce qui oppose les plaideurs.

*C'est une chose, cependant, de connaître les mots «justice» et injustice», c'en est une autre, quand on est enfant, d'en faire bon usage.*

Aux vacances, le même procès rapplique à la maison, confrontant frères, sœurs ou cousins. Si grand-père se trouve dans les parages, il y a quelque chance qu'on le cite à comparaître à titre de témoin. Ou qu'on lui fasse plus sûrement endosser l'habit de juge de paix. «*Hein, papy, qu'on a le droit. Dis-le lui!*»

Vieux de quelques années, un autre souvenir me revient en mémoire. La scène se passe au parc. Laissez à notre garde un mercredi après-midi, l'un de nos petits-fils y expérimente les sensations fortes d'une tyrolienne. Il ne s'en lasse pas. Une descente, puis deux. Il jubile, arbore le sourire des grands jours, mais ça ne va pas durer... Au second voyage, arrivé en bout de course, au lieu de quitter le siège sur lequel il a effectué sa double descente, il s'accroche à la perche. Buté, le regard noir, il refuse de lais-

ser sa place aux enfants qui attendent leur tour.

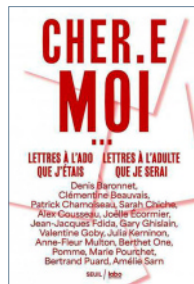
Devant les autres gamins et quelques parents ou grands-parents qui ne manquent rien du spectacle, on essaie de parler. De faire prendre conscience au petit garçon qu'il outrepassa ses droits. Puis rapidement il faut bien gronder – c'est à lui de céder, pas à nous. Et le voilà qui éclate en sanglots. Un gros caprice doublé d'un énorme chagrin et du sentiment, au final, d'être la victime: «*C'est pas juste*», hoquette-t-il pendant que je l'emporte loin de la fameuse tyrolienne.

«Injustice», le grand mot est lâché! Les enfants apprennent très tôt à le connaître et à l'employer. Entre eux, ils établissent volontiers le référentiel qui fixera ce qui est permis ou pas, cette règle du jeu dont ils savent qu'elle existe et qu'il faut la respecter. Très vite aussi, en cas de litige, ils savent comment se tourner vers une autorité supérieure, celle d'une grande sœur ou d'un grand-père qui veillera au bon fonctionnement du système.

C'est une chose, cependant, de connaître les mots «justice» et injustice», c'en est une autre, quand on est enfant, d'en faire bon usage. L'épisode du jardin public et les scènes entendues dans la cour de l'école montrent des enfants qui appellent à l'équité parce qu'ils s'estiment lésés. Mais la justice qu'ils réclament à cor et à cri, ils la modèlent à leur gré... et à leur avantage – parfois inconsciemment, parfois submergés par leur émotion comme mon petit-fils sur sa tyrolienne. Leur faire admettre qu'ils sont en réalité dans l'abus et l'arbitraire n'est pas si simple. Pour faire intégrer les règles du bien vivre ensemble, même quand on n'a que 4 ans, il faut du temps et de la patience. Un après-midi au square, je le crains, n'y suffira pas.

## essentiel

Livre  
Cher. e moi



Fondé en 2011, le Labo des histoires est une association qui met en place des ateliers d'écriture gratuits destinés

aux jeunes défavorisés dans sept régions de France. Les auteurs qui animent ces rendez-vous créatifs se sont prêtés à un exercice aussi amusant que déroutant: l'écriture d'une lettre à l'adolescent qu'ils étaient.

En réponse, les jeunes participants ont imaginé à leur tour une lettre à l'adulte qu'ils vont devenir. Le fruit de ces échanges, enrichi par la participation de personnalités (Clémentine Beauvais, Valentine Goby, la chanteuse Pomme...) donne lieu à un recueil original, tantôt léger, tantôt profond, qui donne la (dé)mesure des rêves de jeunesse et des surprises de la vie. Pour chaque livre acheté, un euro est reversé au Labo des histoires.

**Cécile Jaurès**  
Dès 6 ans. Seuil, 176 p., 15 €.

Album documentaire  
Le tour du monde  
des grandes villes



De Sainte-Sophie à Times Square, en passant par la fontaine de Trevi et la plage de Copacabana, c'est un tour du monde en 3D que nous offre cet astucieux documentaire. Chacune des dix doubles pages dévoile une grande ville et ses lieux incontournables, ses monuments emblématiques. Le tout accompagné d'un court texte, comme une carte d'identité pour chaque métropole visitée. Déployé, cet album tout en relief peut servir d'objet décoratif à poser sur une étagère ou une table de nuit.

**Denis Peiron**  
À partir de 4 ans.  
Tourbillon, 20 p., 15,50 €.

**Lien de famille.** Avec «*Beyrouth-sur-Scène*», prix Goncourt des lycéens (1), Sabyl Ghoussoub revient sur l'histoire de ses parents.

## «Je rêvais de ramener mes parents au Liban»



Le Franco-Libanais Sabyl Ghoussoub. Céline Nieszawer/Leextra/Opale

«**M**es parents sont arrivés en France en 1975, après le déclenchement de la guerre civile au Liban. Malgré l'exil, ils ont toujours entretenu un lien très fort avec le pays. Ils y sont retournés tous les ans, en été ou à Noël, sauf lorsque les combats étaient trop intenses. Moi, j'y suis allé pour la première fois en 1991, à l'âge de 3 ans, quelques jours après la fin du conflit. Depuis, nous passons tous nos étés là-bas pour voir la famille.

À 16 ans, j'y suis allé seul. À l'époque, je commençais à m'intéresser à la culture libanaise. Et à 18 ans, j'ai décidé de m'y installer. C'était comme une évidence pour moi. Je voulais faire du cinéma et je voulais travailler avec des réalisateurs libanais. Cette décision a beaucoup inquiété mes parents même si mon père ne m'a jamais rien dit. J'y suis resté huit ans mais j'ai fini par revenir en France après beaucoup de déceptions et de colère. Je ne pouvais pas vivre de mon travail (écriture, photographie) et une partie de moi ne voulait pas non plus construire dans un pays où la guerre peut éclater à tout moment.

Je crois que je suis allé là-bas parce que je voulais ramener mes parents dans leur pays. Ils ont toujours vécu avec l'espoir de rentrer un jour. Ma mère me dit toutes les semaines qu'elle va retourner vivre auprès de sa mère et de ses

frères. Quand j'avais une vingtaine d'années, j'ai voulu leur acheter un appartement à Beyrouth. Mon père a toujours rêvé de finir sa vie là-bas, de lire les journaux arabes, de rejoindre ses amis au café. Malheureusement, je n'en ai pas eu les moyens. Mais aujourd'hui, je me dis que c'est peut-être mieux ainsi. Avec tout ce qui s'est passé dans le pays depuis, ce retour n'aurait pas été très heureux.

*«Avec tout ce qui s'est passé dans le pays depuis, ce retour n'aurait pas été très heureux.»*

Moi-même, j'ai beaucoup de mal à y retourner. J'y suis allé pendant la révolution de 2019 et juste après l'explosion du port de Beyrouth. La dernière fois, c'était il y a un mois pour un salon du livre. Je n'en avais pas très envie mais quelque chose s'est renoué à ce moment-là. J'ai revu mes oncles, mes tantes, mes cousins, mes cousines avec qui j'ai passé une partie de ma vie. J'ai pris conscience que ce qui me liait d'abord au Liban c'était ma famille. »

**Recueilli par Paula Pinto Gomes**

(1) Stock, 320 p., 20,50 €.